

**VOLPI et le SDF  
de St SAUVEUR**

**Jean Darrig**

Les éditions provence-Polar

isbn : 979-10-92940-22-0

Ce roman est un récit de pure fiction.

Toutefois, si un rapport quelconque pouvait être établi avec des faits et des personnages ayant existé, il ne s'agirait que d'une coïncidence totalement fortuite.

## Comment on en arrive là

*Le samedi 16 juin 2017, devant le parvis de la cathédrale, avant la messe de 17h.*

L'homme est assis par terre, adossé au mur de pierres séculaires. Ses jambes relevées reposent sur un sac à dos de campeur. Ainsi, de loin, il donne l'impression d'être allongé dans une chaise relax ou un transat. Dans le temps, quand il était dans la rue, il avait aussi un grand panier à roulettes, plein à craquer, qu'il trimbalait partout. C'était un peu sa camionnette à lui. Il lui avait été donné par une brave mamie, prise de pitié en le voyant ployer sous la charge d'un immense cabas. Son panier à roulettes, ainsi que son sac à dos contenaient à l'époque tout ce qu'il possédait au monde : sa « garde-robe » hiver-été, un sac à viande fourré, un anorak glané au Secours Catholique, un réchaud butane, sans oublier quelques livres auxquels il tenait vraiment. Le tout bourré de chez « Bourré », si bien que quand il voulait sortir quelque chose, il

lui fallait pratiquement tout déballer, ce qui, en soi, constituait déjà une attraction.

Aujourd'hui, tout va mieux pour lui. Mais pendant combien de temps s'est-il livré à ce genre de sport ? Trois ans ? Cinq ans ? Dix ans ? « Ma mémoire fout le camp », pense-t-il. Il ferme les yeux, à l'ombre de son chapeau rabattu sur le front, et commence à se remémorer comment il en est arrivé là.

Sa galère avait commencé par son licenciement, pile poil le jour où Zidane avait pété un plomb lors de la finale du mondial contre les Italiens. Ça, c'était bien net dans sa tête. Il avait même comparé sa situation à celle de l'enfant de la Castellane : « moi aussi, j'ai pété un plomb, même tout le compteur ! » Mais c'était en quelle année ? Ah oui ! Son fils allait avoir dix ans et il avait promis de lui acheter une tablette. Dix ans ? Donc c'était en 2006. Voilà déjà un point d'acquis.

Puis, il y avait eu la spirale du chômage et le pointage chez « Paul en pois » dont il garde encore un affreux souvenir : quelle bande de branques ! Ils vous proposent n'importe quoi, sans aucune relation avec vos diplômes et votre métier. À croire que la greluce derrière son bureau vous sort la première fiche qui lui est tombée sous la main sans

avoir jeté un œil à votre C.V. Lui qui est ingénieur de Travaux Publics, on lui proposait des places de manutentionnaire chez Carrouf, de veilleur de nuit, de gardien de cimetière. Bref, rien qui n'ait eu un rapport de près ou de loin avec la construction. Un jour, une espèce de fiotte lui avait même dit : « vous comprenez, si vous étiez plus jeune, ce serait plus facile ». Quoi ? Quarante-cinq ans, c'est vieux, maintenant ? Ce gugus n'avait eu la vie sauve que parce que ce jour-là, Gilbert — eh oui, il se nomme ainsi — était au creux de la vague et complètement atone.

Au fil des mois, il avait refusé plusieurs offres totalement loufoques et s'était fait, au sein de l'agence de « Paul en pois », une réputation de type supérieurement antipathique. Ils n'avaient pas différé leur vengeance et l'avaient radié du chômage, ipso facto, conformément au règlement.

Quand sa femme l'avait appris, elle non plus n'avait pas lésiné sur la solution à adopter : elle avait carrément fait sa valise, celle de son fils et avait quitté l'appartement sans laisser d'adresse. Pour la première fois de sa vie, Gilbert avait pleuré durant toute une soirée. Ce n'était pas de chagrin, non — il ne regrettait que d'être séparé de son fils — mais de colère et de rage devant tant d'injustice et de

mépris. Le traumatisme avait été tellement puissant qu'il avait eu mal dans tout le corps, avait fait une poussée de fièvre en tremblant de tous ses membres. À aucun moment, il n'avait songé à avaler son bulletin de naissance ou une bouteille de whisky. Il était bien trop malade, prostré comme un animal blessé. En revanche, de nombreuses idées de meurtre bien précises lui avaient traversé la cervelle.

D'abord le meurtre de son patron : cet abruti avait géré son affaire comme un gland. Deux entreprises associées lui avaient cloqué une belle ardoise de plusieurs centaines de milliers d'euros. Schéma classique : les reins insuffisamment solides, des banquiers ripoux ou frileux et, au bout du compte, tout le monde descend : terminus m'sieurs dames ! Si Gilbert avait au moins pressenti la débâcle, il aurait pu anticiper, chercher une autre place chez la concurrence. Mais Chaffard — c'était le patron — faisait ses coups en douce et s'était bien gardé de prévenir ses cadres et ses ouvriers.

Ensuite, il avait voulu tuer tous les glands de Pôle-Emploi, sans exception aucune. Ça aurait libéré des places pour des gens qui avaient vraiment envie de bosser.

Enfin et surtout, il avait projeté le meurtre de sa femme, Nathalie. Même s'il s'était toujours douté qu'elle n'avait d'affection que pour son compte en banque, il avait espéré au moins un peu de solidarité. Il avait eu le nez creux en ayant toujours refusé d'ouvrir un compte joint car si elle l'avait pu, nul doute qu'elle eût pris le large en vidant les comptes. De même, il bénit le ciel de n'avoir pu encore faire construire la maison de ses rêves. Pourtant, tous les plans en étaient prêts, y compris les réseaux électriques, hydrauliques, thermiques, toutes les prouesses en termes d'écologie, à la pointe de la modernité. Il avait repéré un terrain qui correspondait parfaitement à ses besoins. Il ne lui manquait que l'obtention d'un prêt bancaire complémentaire pour déposer le permis de construire. Tiens ! Là, pour le coup, s'il avait contracté ce prêt, il aurait été sacrément dans la mouise.

Il avait informé son propriétaire, M. Quint, de son malheur. Nathalie, sa traîtresse épouse, était déjà passée par là et l'avait mis au courant.

— Ne vous inquiétez pas, M. Brun, dit-il en lui tapotant l'épaule, tant que vous pourrez me payer le loyer, même avec un ou deux mois de retard, je serai à vos côtés.

Gilbert n'oublierait jamais ce geste. Il ne s'attendait pas du tout à ce que son propriétaire fût le premier à lui témoigner enfin compréhension et solidarité. À y réfléchir de plus près, le proprio ne prenait pas tant de risques puisque son agence garantissait les loyers ; finalement, son geste n'était qu'un enfumage de plus dans un océan de foutage de gueule.

N'empêche qu'il était coincé : impossible de retourner à Pôle-Emploi une fois radié. Il était désormais sans aucune ressource et allait devoir puiser dans son bas de laine, en attendant de retrouver du boulot par ses propres moyens.

La réminiscence de cette période dramatique le perturbe tellement que ses jambes se mettent à tressauter sur le sac à dos, effrayant un gamin planté devant lui à le contempler.

Après ça, il avait décroché des petits boulots, comme consultant ou « conseiller », payé à la prestation, sans contrat valable pour son avenir. Mille huit cents euros de loyer par mois, ça vous grignote sacrément le budget. Sans compter les impôts, l'électricité, les assurances et tout le toutim. Il parvint ainsi à rester la tête hors de l'eau pendant deux ans, en bouffant des cailloux et en rognant sur tout. Mais un beau matin, son compte avait atteint

un seuil critique et son propriétaire lui réclamait trois mois de loyer impayés.

— Il va falloir faire quelque chose, M. Brun, lui dit son propriétaire d'une voix douce.

— J'ai très bien compris ce qu'il fallait faire, lui répondit Gilbert. Venez voir, ajouta-t-il, en l'amenant au salon.

D'un large geste du bras, il lui montra tout un tas de sacs-poubelle bien fermés entassés au milieu de la pièce.

— Voilà ! Tout ça, c'est à donner, dit-il d'une voix éteinte. Le reste est déjà dans ma voiture.

— Euh... Vous allez les jeter quand ? s'enquit le proprio, inquiet.

— Je vous les laisse. Quelqu'un du Secours Catholique va venir les chercher. Quant aux meubles... je vous en fais cadeau. Vous pourrez louer le logement meublé. Pour l'état des lieux, je pense que vous conviendrez que l'état de l'appart n'a rien à voir avec celui dans lequel vous nous l'avez loué. Aussi, vous allez me rendre la caution, j'en ai malheureusement bien besoin.

Ses derniers mots furent prononcés d'une voix sèche et froide qui n'autorisait aucune contradiction. Le propriétaire le comprit et sortit son chéquier.

— C'est bien dommage, dit-il, des locataires comme vous, ce n'est pas facile à trouver.

— Oh que si, M. Quint ! C'est très facile ! La France est remplie de chômeurs ! répondit Gilbert d'un ton amer. Voilà les clés. J'ai déjà fait le nécessaire pour le gaz, l'électricité et l'eau.

— Et vous allez où, comme ça ? demanda M. Quint, surpris de ce départ si précipité.

— J'ai rendez-vous sur le parking du super marché avec l'acheteur de ma voiture. J'ai déjà préparé les papiers.

— Et après ? poursuivit M. Quint.

— Après ? Je prends le car pour quitter Nice. Je vais m'installer ailleurs car je ne tiens pas à rencontrer des gens qui m'ont connu prospère, j'ai tout de même ma fierté !

— Vous allez chez vos parents ?

— Ah ! repartit Gilbert, amusé mais amer, ce serait une solution, oui... mais je n'ai pas de quoi payer mon inhumation !

— Oh ! Pardon, marmonna M. Quint, je ne savais pas.

— Pas grave ! Au point où j'en suis !

M. Quint ne se doutait pas que, dans l'esprit de Gilbert, ce départ constituait effectivement une descente au tombeau. Il ressentait un tel malaise

dans les tripes qu'il en avait mal jusque dans les reins. Une heure plus tard, il endossait son sac, empoignait un énorme cabas tricolore que les maghrébins utilisent pour débarquer ou revenir au pays. Puis il se dirigea vers la station d'autocars voisine.

Et c'est ainsi que, par un beau jour de mai, venant de Nice, il débarqua à Aix où personne ne le connaissait.

Ça fait douze ans aujourd'hui.

Son esprit redescend sous son chapeau et il perçoit de nouveau autour de lui les voix des gens qui entrent dans la cathédrale par la porte latérale, juste à côté de lui. Une main le secoue et lui fait ouvrir les yeux.

— Oh ! Gilou ! Tu fais un pénéquet ?

— Ah ! C'est toi, Gino ! T'as bien fait de me réveiller, je faisais un drôle de cauchemar !

— Et c'était quoi ? demande Gino, un peu amusé.

— Ma vie, mon pauvre, tout simplement. Rien que ma putain de vie !

À SUIVRE.....